



LESLEY PEARSE

Hope  
ou le secret  
des Harvey

ROMAN

Par l'auteur aux dix millions  
de livres vendus

  
CHARLESTON

*Somerset, XIX<sup>e</sup> siècle*

Dans le château de Briargate, Lady Anne Harvey accouche en secret d'une fille, fruit de ses amours adultères avec le trop séduisant Capitaine Pettigrew. Ne pouvant se résoudre à ce que l'enfant soit condamnée à la misère et désireuse de sauver l'honneur de sa maîtresse, la servante, Nell Renton, la confie à sa mère.

Celle qu'ils ont baptisée Hope grandit ainsi dans une famille aimante, au milieu de dix frères et sœurs, dans l'ignorance du secret de ses origines.

Mais à la mort des parents Renton, Nell choisit de la faire entrer au service de la famille Harvey.

C'en est fini de l'enfance, et Hope va être rapidement confrontée à la violence d'Albert, le jardinier, nouveau mari de Nell. Malheureusement, la vie lui réserve encore bien des surprises...

Dans l'Angleterre victorienne du XIX<sup>e</sup> siècle, un roman bouleversant sur le destin chaotique d'une jeune femme qui, toute sa vie, puisera au fond de son cœur l'espoir de trouver un jour le bonheur qu'elle mérite tant.

**« Un roman émouvant que vous n'oublierez pas. »**  
**Woman's Weekly**

**Lesley Pearse** est née dans le Kent. Après avoir quitté l'école à quinze ans, elle exerce un nombre incalculable de petits boulots, de baby-sitter à Bunny pour *Playboy*, avant de se consacrer à l'écriture. Elle a vendu plus de dix millions d'exemplaires dans le monde.

ISBN 978-2-36812-164-1



9 782368 121641

**9,50 euros**  
Prix TTC France

  
**CHARLESTON**

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)





HOPE OU LE SECRET  
DES HARVEY

Titre de l'édition originale anglaise : *Hope* publié par Michael Joseph, Londres.

© Lesley Pearse, 2006. Tous droits réservés.

Titre de la première édition française : *L'Espoir au cœur*

© Belfond, un département de Place des éditeurs, 2009.

Présente édition publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017

29, boulevard Raspail

75007 Paris – France

[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-368121-164-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Traduit de l'anglais par Michel Gansbel

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

[www.facebook.com/Editions.Charleston](http://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @LillyCharleston

Lesley Pearce

HOPE OU LE SECRET  
DES HARVEY

*Roman*

Traduit de l'anglais  
par Michel Gansbel

Belfond



*À tous mes amis et voisins de Compton Dando, qui m'ont si chaleureusement accueillie et ont rendu mon séjour si agréable.*

*J'espère que vous prendrez plaisir à lire cette histoire entièrement fictive et voudrez bien me pardonner les libertés que j'ai prises avec l'histoire de notre village, ainsi que les erreurs ou omissions que j'ai pu commettre.*



*Somerset, 1832*

— **H** urler n'aide pas les bébés à venir au monde ! gronda Bridie, excédée, en forçant sa maîtresse à prendre le bout de la corde nouée à la tête du lit. Tirez là-dessus et poussez plus fort.

En entendant la porte s'ouvrir, elle lança un coup d'œil par-dessus son épaule. Nell, la jeune femme de chambre, entrait en portant une bassine d'eau chaude.

— Il était temps ! aboya-t-elle. Je croyais que tu avais détalé.

Nell ne s'offusqua pas de la brusquerie de la vieille Bridie, à qui la peur mettait les nerfs à rude épreuve. Seule la crainte du scandale qui détruirait la réputation de lady Anne Harvey l'avait décidée à procéder elle-même à l'accouchement alors qu'elle n'était pas sage-femme. Avec ses mèches de cheveux gris s'échappant de sa coiffe, ses traits tirés par la

fatigue et l'angoisse qui avait éteint la gaieté habituelle de ses yeux bleus, elle accusait ce jour-là plus que ses soixante ans d'âge.

— Nous devrions peut-être appeler le docteur, suggéra Nell en voyant le visage congestionné de lady Harvey. Elle est en travail depuis trop longtemps, elle souffre horriblement.

Comprenant au regard que lui décocha Bridie qu'elle ferait mieux de garder ses opinions pour elle, Nell se borna à tremper un linge dans la baignoire et à le tordre avant d'éponger le front de sa maîtresse. Elle espérait seulement que Bridie savait ce qu'elle faisait, car si par malheur lady Anne ne survivait pas à l'accouchement, elles seraient l'une et l'autre exposées à de graves ennuis.

Bien que le feu soit presque éteint, il régnait dans la chambre une chaleur poisseuse, une atmosphère étouffante qu'alourdissaient encore les épais rideaux du lit et le bois sombre du mobilier. Lorsqu'elle était descendue à la cuisine chercher la baignoire d'eau chaude, Nell avait vu poindre les premières lueurs de l'aurore. N'ayant pas fermé l'œil de la nuit, elle était épuisée au point qu'elle craignait de tomber sur place.

Un an plus tôt, elle avait aidé à l'accouchement de son petit frère, mais cela n'avait rien eu de commun. Sa mère marchait encore cinq minutes avant, elle s'était couchée, avait poussé un cri et le bébé était arrivé sans plus d'histoire. Jusqu'à ce soir, Nell croyait que tous les bébés naissaient aussi facilement.

Lady Harvey avait commencé à six heures la veille au soir à crier et à se contorsionner et cela n'avait

fait qu'empirer tout au long de la nuit. Si c'est ce qu'on gagne quand on va avec un homme, se disait Nell, je préfère rester vierge.

— Laissez-nous mourir, le bébé et moi ! cria lady Anne. Dieu ne m'a-t-Il pas assez punie de mes péchés ?

— Poussez ce satané moutard ou vous mourrez pour sûr ! riposta Bridie en lui assenant une claque sur la cuisse. Allez, faites un effort !

Fut-ce l'effet de la claque ou la perspective d'une mort certaine, mais lady Anne cessa de gémir et se mit à pousser avec une nouvelle détermination. Moins de vingt minutes plus tard, les yeux écarquillés, Nell vit apparaître la tête du bébé couverte d'un duvet de cheveux noirs qui formait un contraste frappant avec la peau blanche des cuisses de sa mère.

— Ça y est, il arrive ! dit Bridie d'une voix soudain adoucie. Laissez-le venir, ne poussez plus.

Sa fatigue oubliée, Nell vit avec émerveillement le bébé glisser dans les mains noueuses de Bridie. Le ventre plus gonflé qu'une citrouille s'aplatit en un clin d'œil et lady Anne, soulagée que son épreuve ait pris fin, exhala un soupir.

Délibérément, Bridie éloigna le bébé de sa mère, sans même lui annoncer qu'il s'agissait d'une fille. Nell surprit alors dans le regard de la vieille nourrice une terreur telle que son ravissement d'avoir été témoin du miracle de l'apparition d'une vie nouvelle fut soufflé comme une bougie. Condamné à mort avant même d'avoir vécu, le bébé ne devait pas survivre. Bridie ne lui donna pas même une tape dans le dos ni ne lui souffla dans la bouche pour l'aider à respirer.

— C'est vraiment fini, maintenant ? murmura lady Anne d'une voix rauque.

— Oui, milady, c'est fini, répondit Bridie en coupant le cordon. Dans un instant, vous pourrez vous endormir et tout oublier.

Nell baissa les yeux vers le bébé inerte sur le lit. À la naissance, ses frères et sœurs étaient laids, rouges, ridés et sans cheveux sur le crâne. À peine avaient-ils vu le jour qu'ils s'étaient mis à hurler, peut-être de colère de se trouver jetés sans ménagement dans un monde inconnu et cruel. Cette enfant-là était belle, avec ses cheveux noirs et sa bouche comme un bouton de rose. Sans doute parce qu'elle était destinée à monter tout de suite au Ciel, avec les anges...

— Le bébé est mort, n'est-ce pas ? demanda lady Anne.

Son visage congestionné par l'effort était devenu blafard, ses longs cheveux blonds et soyeux dont Bridie était si fière pendaient en mèches informes. Nell avait peine à croire qu'il s'agissait de la même jeune femme dont elle admirait tant l'élégance et la beauté.

— J'en ai peur, milady, soupira Bridie sans même un regard à l'enfant. Mais cela vaut peut-être mieux.

— Montrez-le-moi quand même.

Bridie fit signe à Nell d'envelopper le bébé dans une couverture et de le soulever. Lady Anne tendit une main et caressa d'un doigt la joue du nouveau-né avant de se détourner, les larmes aux yeux.

— C'est la volonté de Dieu, murmura-t-elle. Mais je Le remercie de Sa miséricorde.

Le bébé dans les bras, Nell sortit de la chambre et se dirigea en hâte vers l'escalier de service, au bout

du couloir. Le château de Briargate était plongé dans le silence. Les autres serviteurs avaient tous été envoyés à Londres trois semaines auparavant pour préparer l'hôtel particulier afin d'y recevoir sir William Harvey à son retour d'Amérique. L'absence de sir William ayant duré près de deux ans, Bridie avait jugé qu'il ne fallait pas maintenir le bébé en vie. Si elle en connaissait le vrai père, elle n'en soufflait mot et gardait le secret de sa maîtresse plus jalousement que s'il était le sien. Même quand elle se vit forcée de demander l'assistance de Nell, elle ne lui révéla rien de plus que le fait que lady Anne portait un enfant indésirable.

Avril touchait à sa fin, mais les premiers signes du printemps n'étaient apparus que la veille au terme d'un hiver particulièrement long et rigoureux. La journée s'annonçait douce et belle, le soleil dardait déjà ses rayons par la fenêtre de l'escalier de service ouvrant à l'est. Son image reflétée dans le miroir près de la fenêtre choqua Nell, moins pour sa tenue négligée, son tablier souillé et sa coiffe de guingois que parce que l'épreuve de la nuit paraissait l'avoir vieillie. La veille encore, elle avait l'allure d'une petite bonne de seize ans tout à fait ordinaire, soignée de sa personne, les joues rosies par l'effort de courir de haut en bas des escaliers et les yeux noirs pétillants de gaieté parce que Baines, le majordome, n'était pas là pour la réprimander. Elle avait l'esprit tout occupé de Ned Travers, qu'elle devait rencontrer dans le bois de Lords Wood cet après-midi-là. Ned devait s'engager dans l'armée et toutes les filles du village rêvaient qu'il jette son dévolu sur elles. Nell ne savait trop si elle en rêvait

elle aussi, mais se dire qu'elle retenait son attention lui faisait plaisir.

Nell savait qu'elle n'était pas particulièrement belle. Petite, trapue, les cheveux noirs et raides, elle tenait de son père comme tous ses frères et sœurs. Ned lui avait dit qu'elle avait un teint de pêche, mais ce n'était peut-être que de la flatterie. Elle avait la bouche trop petite, le nez trop long et les sourcils trop épais. Mais comme elle n'avait pas pu se rendre au rendez-vous de Ned, elle ne saurait jamais s'il l'aimait pour elle-même ou parce qu'il jugeait qu'une fille aussi ordinaire serait plus facile à séduire. Bridie avait lancé sa bombe au milieu de la matinée, en spécifiant que Nell ne devait quitter la maison sous aucun prétexte jusqu'à nouvel ordre.

Jusqu'alors, Nell, comme tous les serviteurs, avait cru que sa maîtresse ne gardait aussi longtemps la chambre que parce qu'elle s'était blessée en tombant de cheval. Rose, une autre femme de chambre, avait quand même observé que c'était « plutôt bizarre » parce que, après une chute de cheval survenue quelques années plus tôt, lady Anne avait été de nouveau sur pied au bout de deux jours en s'aidant d'une canne.

Nell n'avait pourtant rien trouvé de suspect à ce repos prolongé. Au cours de ses quatre années de service, elle avait remarqué que les dames de qualité souffraient volontiers de maux qui paraissaient ne pas affecter les femmes du commun.

De son point de vue, sa maîtresse était affligée d'une langueur mélancolique due aux rigueurs de l'hiver aggravée par la longue absence de son mari. Quand elle était chargée de lui monter un plateau,

elle trouvait toujours lady Anne dans son lit ou étendue sur une méridienne près de la fenêtre, couverte d'un chaud édredon. Elle était aussi belle que d'habitude avec ses cheveux d'or cascadant sur ses épaules, mais elle paraissait plus lasse et plus pâle. Nell estimait que Bridie aurait dû faire preuve de fermeté et la forcer à sortir se promener au grand air tous les jours pour faire revenir ses belles couleurs.

Avant de monter dans la voiture qui l'emmenait à Londres avec le reste de la domesticité, Baines lui avait donné ses ordres. Nell devait faire la cuisine et le ménage jusqu'à ce que lady Anne soit en état de partir à son tour pour Londres avec Bridie. Nell resterait ensuite seule à Briargate pour surveiller et entretenir la maison, le jardinier et le groom étant chargés de s'occuper de l'extérieur.

Nell n'était nullement déçue de ne pas aller à Londres. Bridie lui avait dit qu'il y avait beaucoup plus de travail parce que la maison était plus grande et que les Harvey recevaient sans arrêt. Elle avait ajouté que le personnel londonien méprisait les « bouseux » de la campagne et qu'il y régnait l'atmosphère d'une maison de fous. De fait, Nell considérait qu'elle profiterait de vraies vacances, car elle n'aurait pour ainsi dire plus rien à faire, serait libre d'aller tous les jours rendre visite à sa famille et de se promener autant qu'elle voudrait.

Aussi, lorsque Bridie lui avait révélé la veille de quelle maladie souffrait réellement sa maîtresse, Nell avait subi un choc. « Elle a fait un faux pas », avait commenté Bridie comme si elle imaginait que Nell ne savait pas comment on faisait les bébés. Elle

avait aussi promis à Nell la gratification d'un souverain si elle promettait de ne pas répéter à âme qui vive ce qu'elle serait amenée à voir et à entendre au cours des heures suivantes. Bridie avait aussi laissé échapper qu'elle espérait que le bébé ne survivrait pas à l'accouchement.

Cet espoir, Nell ne l'avait pas mal jugé sur le moment. Bridie manifestait, après tout, le même esprit pratique que le groom qui noyait une portée de chatons dénichés au fond de la grange. Nul n'ignorait non plus que les ladies confiaient de toute façon leurs bébés à des nourrices, et qu'elles ne commençaient à accorder un peu de leur temps à leurs rejetons que lorsqu'ils étaient déjà grands.

Pourtant, quand elle entra en travail, lady Anne ne se comporta pas différemment des autres femmes. Nell le savait mieux que personne. Elle suait, elle criait, elle gémissait, elle lâchait même des jurons aussi orduriers que ceux de la serveuse de l'auberge. Sa fine lingerie et ses dentelles, ses broches en argent et ses bijoux ne la dispensaient pas de pousser et de souffrir comme une vulgaire paysanne. Et lady Anne aurait autant de chagrin que la pauvre la plus démunie si son bébé mourait, Nell le savait aussi.

En regardant le petit paquet dans ses bras, Nell sentit les larmes lui monter aux yeux. Ses parents avaient eu et élevé dix enfants dans un petit cottage au toit plein de fuites mais, malgré leur pauvreté, chaque nouveau bébé avait été accueilli dans la joie. Celui-ci n'avait pas même eu droit à un baiser, encore moins à un nom pour être enterré comme il aurait fallu.

L'accouchement dont elle avait été le témoin forcé était pour Nell un fardeau plus écrasant que le poids du petit corps. Elle ne savait pas si elle pourrait désormais parler normalement à lady Anne, encore moins tout oublier. Bridie et elle s'exposaient au pire à cause de leur participation à l'événement. S'abstenir de faire respirer un nouveau-né pourrait être considéré comme un meurtre pur et simple. Si quelqu'un de malintentionné l'apprenait, elles risquaient la corde !

Nell sentit son estomac se nouer et son cœur battre la chamade. Bridie comptait-elle enterrer le bébé dans le jardin ? Mais comment s'y prendrait-elle sans que Jacob, le vieux jardinier, s'en aperçoive ? Elle s'engageait dans l'escalier quand un léger mouvement contre sa poitrine la fit sursauter au point de manquer une marche et de presque lâcher son petit fardeau. En écartant la couverture, elle fut stupéfaite de voir une petite main bouger et le bébé ouvrir la bouche.

Pétrifiée, elle fut d'abord convaincue d'avoir été le jouet d'une illusion – jusqu'à ce que la petite main bouge à nouveau, avec plus de vigueur cette fois. « Un miracle ! » s'écria-t-elle à haute voix. Elle savait mieux que personne que les bébés poussaient toujours un cri dès leur venue au monde pour proclamer qu'ils étaient en vie. Jamais encore elle n'en avait vu un garder aussi longtemps le silence, à moins qu'il ne fût trop faible pour survivre.

Ou que ce fût un enfant des fées...

Pour toute éducation, Nell avait reçu entre six et huit ans les leçons du révérend Gosling, qui lui avait appris à lire, à écrire et un peu à compter. En

revanche, elle était instruite depuis sa naissance dans toutes les superstitions populaires transmises par ses parents et les anciens du village. Selon la tradition, les enfants des fées venaient au monde avec pour mission de répandre la bonne fortune autour d'eux. On les reconnaissait à leur naissance inespérée, à leur beauté exceptionnelle et à la douceur de leur caractère. Nell connaissait bien l'exemple de Joan et d'Amos Stott, qui vivaient misérablement de leur terre ingrate quand leur était venue une fille que personne ne pensait voir survivre. Pourtant, à peine avait-elle été couchée dans son berceau que les poules jusqu'alors stériles s'étaient remises à pondre, le blé à pousser dru et la vieille truie, promise au saloir, à produire une portée de douze goretts. La fillette avait maintenant six ans. Elle était belle comme un matin de printemps et ses parents faisaient presque figure de fermiers prospères.

Que la fille de lady Anne fût un miracle ou un enfant des fées, Nell savait que Bridie ne se réjouirait pas d'apprendre qu'elle avait survécu. Bridie était entrée au service des Dorville, la famille de lady Anne, à l'âge de quatorze ans. Simple fille de cuisine, elle avait gravi tous les échelons jusqu'à celui de nurse des enfants. Au mariage d'Anne, la cadette, avec sir William Harvey, huit ans auparavant, elle l'avait suivie à Briargate comme femme de chambre personnelle. La vie entière de Bridie avait gravité autour de sa maîtresse, qu'elle avait pour ainsi dire mise au monde. Elle ne permettrait à personne de porter atteinte à sa réputation.

L'idée que le bébé dans ses bras pût être un enfant des fées effaça de l'esprit de Nell les souhaits

et les sentiments de Bridie : elle devait agir selon son instinct à elle. Descendue en hâte dans la cuisine bien chaude, elle prit le châle qu'elle avait laissé sur une chaise, en enveloppa le bébé, chassa le chat du fauteuil de la cuisinière où il était pelotonné, coucha le bébé sur le moelleux coussin et sortit remplir la bouilloire à la pompe.

Une heure s'était écoulée lorsque Nell entendit le pas lourd de Bridie dans l'escalier. Il faisait maintenant grand jour et les rayons du soleil traversaient les fenêtres. La petite fille était baignée, enveloppée dans un linge propre et profondément endormie dans un panier près du fourneau. Elle avait ouvert de grands yeux étonnés quand Nell l'avait dépouillée de la couverture sale et protesté à grands cris au contact de l'eau, mais elle s'était paisiblement rendormie à peine langée et recouchée dans le panier.

— Je croyais t'avoir dit d'aller te reposer, grommela Bridie.

Lourdement chargée d'un seau d'eau sale dans une main, d'une cuvette dans l'autre et de paquets de linges ensanglantés sous les bras, elle avait l'air épuisé. Les épaules voûtées, le tablier taché de sang, elle haletait à chaque pas.

— Le bébé est vivant, annonça Nell.

Bridie pâlit, lâcha ses fardeaux en éclaboussant le carrelage et se signa précipitamment.

— Jésus Marie mère de Dieu ! s'exclama-t-elle en lançant un regard terrifié au panier.

— Elle est belle comme un petit ange, hasarda Nell avec espoir.

Elle avait beau comprendre la peur du danger que représentait pour Bridie et sa maîtresse ce bébé illégitime, elle était fière et heureuse de lui avoir sauvé la vie. Elle avait aussi conscience qu'une fille comme elle risquait le renvoi pour s'être mêlée de ce qui ne la regardait pas, ce que Bridie ne manquerait sûrement pas de lui rappeler.

— Que faire, mon Dieu ? gémit Bridie. Que faire ?

D'instinct, Nell la prit dans ses bras comme elle l'aurait fait pour sa mère dans une situation aussi désespérée. Depuis ses premiers jours à Briargate où elle était arrivée à l'âge de douze ans, séparée pour la première fois de sa famille et ignorante de ce qui l'attendait en devenant servante, Bridie lui avait toujours manifesté de la bonté. C'est Bridie, contre les protestations de la cuisinière et de la gouvernante, qui était intervenue pour affirmer qu'elle valait mieux qu'une fille de cuisine et devrait être formée pour devenir femme de chambre. C'est encore Bridie qui la couvrait si elle cassait un bibelot ou emportait des restes à la maison quand son père, souffrant d'une mauvaise bronchite, devait s'arrêter de travailler. Tout au long de ses quatre années de service à Briargate, Bridie avait été son soutien, son professeur et sa confidente. Grâce à elle, Nell pouvait participer à l'entretien de sa famille, manger à sa faim, être correctement vêtue et avoir un avenir, si modeste fût-il. Elle ne savait pas si elle serait capable d'aider Bridie à se sortir de cette situation périlleuse, mais s'il existait un moyen, elle le trouverait et le mettrait en œuvre à tout prix.

— Calmez-vous, Bridie, lui dit-elle d'un ton réconfortant. Nous sommes toutes les deux fatiguées, mais nous trouverons une solution quand nous serons un peu reposées. Je vais vous faire du thé et vous irez au lit. Je mettrai le linge à tremper et je monterai tout de suite si la maîtresse sonne.

Bridie s'écarta, s'essuya les yeux sur un coin de son tablier et fit l'effort de se ressaisir.

— Tu es une bonne fille, mais c'est toi qui vas aller te coucher. Je vais boire mon thé tranquillement ici avant de remonter dans la chambre de la maîtresse. Je pourrai toujours faire la sieste dans un fauteuil.

— Voulez-vous que je prenne le bébé avec moi ?

— Non, elle aura plus chaud ici. Va te reposer, ma petite.

Nell obéit mais, une fois dans sa mansarde, elle se rendit vite compte qu'elle ne pourrait pas trouver le sommeil. Le bébé devait bientôt être nourri et si Bridie était dans la chambre de lady Anne, elle ne l'entendrait pas pleurer. Et puis, il y avait encore tant à faire, rentrer du charbon, laver le linge, préparer un repas pour lady Anne. Nell n'avait pas le droit de dormir en laissant Bridie se charger de tout. Oubliant sa fatigue, elle se changea pour mettre la vieille robe grise réservée aux gros travaux, fit un brin de toilette et descendit pieds nus, ses bottines à la main, afin de ne pas réveiller la maîtresse.

Il ne se passait pas un jour sans que Nell bénisse sa chance de vivre à Briargate Hall. Claire et gaie, la demeure avait été bâtie quarante ans plus tôt par sir Roland Harvey, le père de sir William, dans la campagne verdoyante entre les villes de Bristol et

de Bath. Nell ne s'était jamais rendue dans l'une ou l'autre cité, elle ne connaissait que son village natal de Compton Dando et les bourgades alentour. De fait, elle n'avait jamais voyagé plus loin que Keynsham, distant d'à peine plus d'une lieue.

Beaucoup de gens vantaient le port de Bristol, où l'on admirait les grands navires superbes qui sillonnaient les océans jusqu'au bout de la terre. Nell avait d'autant moins envie d'y aller que le choléra y avait fait des centaines de victimes un an auparavant et qu'en octobre de l'année passée, cinq mois plus tôt, la ville avait été le théâtre de terribles émeutes. Les morts et les blessés s'étaient comptés par dizaines, sans parler des bâtiments incendiés et des magasins ravagés. Quatre des meneurs avaient été envoyés à la potence, des dizaines d'autres emprisonnés ou déportés. Malgré ses attraits, ce grand port paraissait trop dangereux à Nell pour mériter une visite.

Selon M. Baines, le majordome, qui se tenait au courant de tout, les émeutes avaient éclaté parce que le gouvernement était corrompu. Pour lui, les tories soudoyaient ou faisaient pression sur les électeurs de sorte que les partis réformistes restent écartés du pouvoir. Il se disait fier que les gens de Bristol aient eu le courage de faire entendre leur voix et affirmait que, s'il avait été plus jeune, il aurait rejoint les rangs des insurgés.

Nell avait aussi entendu dire que Bath était très différent de Bristol, car c'était là que la noblesse et la bourgeoisie allaient prendre les eaux et se distraire. Toujours selon Baines, c'était une très belle ville avec de larges rues, de superbes demeures et des boutiques regorgeant de produits si luxueux

qu'on était ébloui en les regardant. Pour la cuisine, en revanche, c'était un repaire pour tous les vices, grouillant de pickpockets, et les eaux thermales étaient si infectes qu'on pouvait s'étonner qu'elles ne tuent pas ceux qui en buvaient. Si les deux villes les plus proches de Briargate étaient aussi peu recommandables, Nell estimait qu'une fille comme elle n'avait rien à y faire.

Baines disait que le vieux sir Roland avait été un grand voyageur et qu'il avait fait bâtir Briargate en s'inspirant des *palazzi* italiens et des plantations des Indes occidentales. Il avait fait venir d'Italie les dalles de marbre noir et blanc du vestibule ainsi que les statues qui ornaient les jardins. De même, au lieu d'utiliser la pierre grisâtre du pays, il avait fait édifier la maison en brique recouverte d'un crépi rose pâle. Un péristyle soutenu par de hautes colonnes précédait l'entrée et la toiture était en tuiles vertes vernissées. De hautes fenêtres, descendant presque jusqu'au plancher, laissaient le soleil entrer à flots dans toutes les pièces dont les cheminées de marbre avaient été spécialement dessinées selon les indications de sir Roland. Nell aimait surtout les rampes d'escalier sculptées d'oiseaux et de grappes de raisin. Avec les lustres de cristal, les tapis d'Orient et les meubles cirés comme des miroirs, elle avait l'impression de vivre dans un palais.

Les premiers temps, Nell avait du mal à se concentrer sur son travail tant elle admirait les tableaux aux murs. Où que se pose son regard, elle avait des raisons de s'émerveiller. Bridie ne partageait toutefois pas son enthousiasme. Si elle jugeait la maison loin d'être aussi vaste et aussi luxueuse que celle de

Londres, elle admettait que le vieux sir Roland avait la tête bien faite, car il l'avait conçue pour économiser le travail – et précisait, non sans aigreur, qu'il avait dû prévoir l'abolition prochaine de l'esclavage, qui le priverait de serviteurs gratuits. Nell estimait qu'un majordome, une gouvernante, une cuisinière et quatre femmes de chambre, en plus des jardiniers, des grooms et des extras engagés selon les besoins, constituaient une véritable armée pour tenir une maison occupée par ses deux seuls maîtres. Bridie rétorquait que ce nombre n'avait rien d'excessif, grâce à l'agencement des lieux. De fait, les salons étaient spacieux, mais pas au point d'être inchauffables. La salle à manger était assez proche de la cuisine pour que les plats arrivent chauds sur la table. Il existait même une machinerie permettant de hisser des seaux d'eau chaude dans les cabinets de toilette en tirant sur une corde. Bridie l'appelait en riant « le sauveur des bonnes » et montrait sur son avant-bras les traces d'une brûlure qu'elle s'était faite à ses débuts en montant par l'escalier une bassine d'eau bouillante.

En entendant le bébé pleurer, Nell ne prit pas le temps de remettre ses bottines et se précipita dans la cuisine. Sur le seuil, horrifiée, elle s'arrêta à la vue de Bridie penchée sur le panier, un coussin entre les mains. Ses intentions ne faisaient aucun doute, car elle pleurait à chaudes larmes et marmonnait des paroles qui sonnaient aux oreilles de Nell comme une prière ou une demande de pardon.

— Non, Bridie ! cria-t-elle en lâchant ses bottines. Il ne faut pas, c'est une enfant des fées !

Bridie sursauta et se tourna vers Nell, la mine accablée.

— C'est la seule solution, Nell. Si elle survit, lady Anne sera déshonorée et chassée de Briargate.

— On n'a pas le droit de tuer un bébé, plaida Nell en s'interposant entre Bridie et le berceau. C'est un péché mortel, vous le savez bien !

Nell crut que Bridie était désespérée au point de la repousser de force pour exécuter sa mission criminelle. Une seconde plus tard, la vieille servante s'effondra sur une chaise, le visage entre les mains.

— Dieu sait que le cœur me saigne de faire du mal à cette enfant, gémit-elle. Mais que faire d'autre ? Que faire ?

— Je ne sais pas, admit Nell en posant une main consolatrice sur l'épaule de Bridie. Mais ce ne serait pas bien de la tuer. Ce n'est pas sa faute si elle est venue au monde. Et puis, ajouta-t-elle, je suis sûre que c'est une enfant des fées. Regardez comme elle est belle.

La petite fille avait ouvert les yeux et cessé de pleurer, comme si elle sentait que le danger était écarté.

— Nous pourrions la déposer à l'église, suggéra Bridie. Le révérend Gosling saura chez qui la placer.

Nell secoua la tête. Elle savait que les bébés déposés à l'église finissaient à l'asile et qu'ils étaient peu nombreux à survivre plus de quelques jours. D'un geste impulsif, elle prit la petite fille dans ses bras et la serra sur sa poitrine.

— Vous savez bien ce qui l'attend si nous faisons cela, reprocha-t-elle à Bridie en sentant les larmes lui monter aux yeux.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Hope ou le secret des Harvey**  
Lesley Pearse



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et  
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON